

Aujourd'hui, Rimbaud...

Roger Munier : Un certain silence au plan de la critique, sinon même de l'interprétation, entoure actuellement l'œuvre de Rimbaud. À quoi l'attribuez-vous ?

Bernard Noël : Et si Rimbaud était le contraire du TRAVAIL..., s'il était, encore et toujours, un mauvais exemple ? Il est facile d'imaginer ce qu'il aurait pensé de la nouvelle espèce de main : la main à langue. Peu importe, d'ailleurs. Alors que Lautréamont opère son propre renversement par l'écriture (les *Poésies* contre *Les Chants*), Rimbaud l'opère par sa biographie. Et bizarrement, malgré une situation analogue, l'homme sans visage se dérobe moins que celui qui en a plusieurs. Et puis, la descendance de Rimbaud s'est perdue avec – voulu par le surréalisme – l'effacement du Grand Jeu.

Alors que Hölderlin est tourné vers l'origine, Rimbaud semble tendu vers le futur, l'inconnu qui est devant nous. N'est-ce pas ce qui explique, pour une part, sa distance et la difficulté de son œuvre ?

Le poète « originel » et le poète « futur » ont ceci de commun que leur pensée, comme dirait Daumal, est une loi de la nature. Cette similarité fonde leur différence en la développant à partir d'un corps. Mais leur distance me paraît égale. Ce n'est pas le poète qui fait être la poésie, mais la poésie qui fait être le poète – qui est sa nécessité. En ce sens, le poète est à la fois « originel » et « futur », et tout poète s'éprouve déjà tel dans sa propre vie. Hors du moment où il s'oublie dans son poème, le poète n'existe que comme espoir de soi-même : tout en ayant été originel (puisqu'il *est* poète), il n'existe cependant que comme futur. Évidemment, c'est ce futur qui compte seul, car ce qui fut existe moins que le déchirant *à venir* où le poème, non seulement s'annonce comme re-né, mais comme accompli, comme total. Et l'on a beau savoir qu'il se dérobera encore...

En ce sens, Rimbaud est vivant, ne cesse d'être vivant. En quel sens l'est-il pour vous et de quelle manière ?

Le poème, s'il nécessite le poète, ne lui est pas pour autant transcendant. Il ne demeure à venir que parce qu'il est impossible. Être le poème est impossible parce que tout dire ne se peut pas. Ou plutôt, à défaut de La vie, il faut Une vie pour exprimer une vie – une vie qui ne se connaîtra jamais en tant qu'exprimée, car si elle se connaissait, elle serait à la fois Je et l'Autre : elle aurait traversé sa propre mort. Rimbaud est le seul qui ait ainsi traversé sa propre mort. Il a tout dit, et il est

cependant demeuré en vie, demeuré physiquement vivant. Et il est passé à une *autre* vie... Et pourquoi pas à une autre encore, et une autre... Le voilà devenu semblable au poème, toujours devant en effet, toujours se dérochant...

Pour l'approche de son œuvre, faut-il considérer ou non la totalité du destin de Rimbaud, y compris son silence et sa rupture définitive avec la poésie ?

Je dirai, je voudrais dire : il n'y a pas eu rupture : Rimbaud est entré vivant dans son poème, alors que tous les autres poètes n'y entrent que morts. Oui, il y a eu silence, mais silence *à l'intérieur*. Silence comme de qui tomberait à l'intérieur de sa propre bouche, de son propre corps. Silence dedans et non pas dehors.

Comment interprétez-vous son silence ? A-t-il à vos yeux une portée sur le plan de l'expérience poétique et peut-il aider à la comprendre ?

Il me semble que, précédemment, j'ai déjà répondu à cette question, mais je pourrais aussi me contredire et ajouter : non, il n'y a pas eu silence, car prendre une fois la parole ne saurait impliquer – n'a jamais impliqué – qu'on doive éternellement continuer de parler. Quant à comprendre ? Oui, comprenez qui en meurt.

L'œuvre de Rimbaud vous paraît-elle ressortir ou non de la « littérature » ?

Oui, irrémédiablement, comme tout ce qui est écrit. Non, provisoirement, comme tout ce qui est vivant.

Enquête de Roger Munier menée de septembre 1973 à mars 1974 auprès d'une cinquantaine d'écrivains, parue en 1976 dans *Archives des lettres modernes* n° 160, éditions Minard, Paris.